

Ahmed Slama

Marche-frontière



... toute technique si ingénieuse soit-elle ne vaudra jamais rien en face d'un cri dépouillé, en face d'une analyse serrée, exigeante et douloureuse du cœur humain.

ROBERT PINGET

Il s'agit toujours d'une expérience, mise en forme et stylisée, mais toujours sous-jacente derrière chaque phrase.

ALBERT MEMMI

Rouler – pourquoi pas ? – engoncés dans l’habitacle crasseux, sursaut au passage des voitures policières, scruter les inscriptions sur capots et portières, danger incertain de la police municipale ? ou péril de la nationale ? pas de portefeuille ni de papiers d’identité en cas de contrôle. Risque permanent : se faire embarquer vers le CRA – Centre de Rétention Administrative – pas vu pour l’instant, pas pris. Pas vu en vrai ces camps, quelques papiers lus au sujet de la concentration d’immigré-es qui en sont dépourvus. Détentions arbitraires, conditions misérables, attentes interminables en vue de l’expulsion. Embardées – gauche puis droite – rond-point, frontière de la ville, béton urbain qui se dissipe, reste le tapis de goudron qu’avale la gomme. Danger certain et péril. Policiers municipaux remplacés par les gens d’armes à qui l’on ne peut décliner l’identification arbitraire. Une fois pris, pas d’autres choix que de décliner identité et situation. Éviter tout regard alors. Se tasser plus profond dans la banquette.

Quart-roule-d'heure. Chercher parmi l'agglomérat chlorophylle une plaque indiquant la durée et le nom de la randonnée. Privilégier les chemins faciles ; courts et sans dénivelés. Risque du contrôle ajourné, le temps de parcourir les figures du clair-obscur. S'arrêter, éprouver le mouvement des ronces. Craquements discrets et ça file, furtif. Mulet ou souris ? Quelque part, indiscernable, faire corps avec les bruits à l'entour. Ça repart par là, campagnol ou rat ? silhouette longiligne qui glisse et annonce l'ombre au sol. Revenir au goudron, suivre la voie rapide, direction la carcasse rouge dont on distingue les portières béantes. Minutes suspendues. Course. Les semelles flirtent avec la bordure blanche. Voiture examinée, chacune, chacun de son côté ; tout y est. Les notes et les livres aux pages éprouvées. Ne manquent que les portefeuilles, abandonnés dans la boîte à gants.

Un doute au sujet du souvenir à partir duquel s'écrivent ces pages : portefeuille et papiers sont-ils absents dès le départ ? n'était-ce pas ce vol, justement, qui fut le début de tout. Perte des papiers, matérielle d'abord et à laquelle succédera l'administrative – refus du renouvellement de la carte de séjour. Sans-papiers, dénué de toute socialisation, ça devait arriver, personne pour prononcer votre nom, c'est la pente glissante, pas de papiers pour le voir inscrit, le relire, se rafraîchir la mémoire.

On ne s'appelait plus par nos noms, on usait de ces mots dits doux : *chéri, amour, doudou*. La pente savonneuse, avec un traitement pareil, au bout de quelques mois, c'est fatal, comment se souvenir de qui on est, de sa naissance et de son nom ? toute l'existence déterminée par ces lettres tracées, et qui vous tracent. Marqueurs du devenir – temps et lieu d'une naissance qui esquissent le milieu social. Sans cartes, le devenir reste figé. Sans-papiers n'est pas simplement la condition du présent. Ça vous colle au corps et à la mémoire. On les revit, les épisodes précédents, dans et par le péril permanent, toujours imminent : l'angoisse du contrôle et sa chaîne logique : si contrôlé, arrêté, enfermé, CRA, expulsion. Ça se répercute même sur ces pages écrites au jour le jour en quête du nom disparu ou dissipé. Sans nom, on ne peut être tout à fait soi. On apprécie d'autant moins l'écoulement du temps. On se prend à écrire. Se refaire une histoire à soi – pourquoi pas ? – à partir des fragments du souvenir.

Ça file par les vitres, avale les kilomètres, raréfaction de la verdure. Éruption des bribes bétonnées. Points vagues sur le parebrise, ça gonfle et s'allonge, annonce la ville prochaine. Poche gauche. Disparu, le renflement. Portefeuille – cuir synthétique écaillé – si peu d'argent dedans, un billet et de la monnaie, deux photographies

– moi enfant, l’autre adolescent –, fouillis de tickets de caisse griffonnés au dos ; sensations retranscrites,

rayonnages communs, enseignes, supermarché, grande surface, sud, nord, est, ouest, partout, les mêmes figures, les mêmes formes, bips répétés, cadences des bras, doigts, les miens, accrochent le textile, épais, délicat, jupe d’...

Jupe d’Aurélia ? jupe de عالية [Alia] ? défilement du décor urbain ou rural, elle au premier plan, mains sur le volant, pas de fixation nominale, rouge garance, couleur qui lui est associée. À défaut de nom, l’appeler *Rouge Garance* ? teinte de cette jupe que jamais elle ne quitte. Habit-souvenir, voyage à Istanbul.

Frontières des villes, points névralgiques, tension du contrôle hypothétique, peur et doute, même dans le souvenir, ça plane, la peur, l’angoisse, juste au-dessus, perchés, penchés, ça vous domine. Cheminer par les rues étroites d’une ville provençale, en traverser les remparts. Poste de police. Paradoxe. Pas d’angoisse, on sait qu’on y va, on sait où l’on va. Déclaration de perte, se remémorer le contenu du portefeuille ; tickets de caisse et photos d’identité. Ça hoche négatif, *des biens de valeur*, précise l’agent. Énumérations des cartes ; bancaire, vitale et séjour. *Séjour* ?

z'êtes étranger, nationalité ? bien, claquement de touches, consulat, vot' consulat, faut y aller, tapotement de la barre espace, sans oublier la préfecture ! coup sec sur la touche entrée.

La clio rouge parquée entre les voitures policières ; inspection des portières, *alors, ça va aller ?*

— oui, oui, y a rien qu'est cassé,

— ... non, j'veux dire ta carte de séjour.

*

Matin, éveil au vibreur étouffé en deux caresses sur l'écran tactile, tout dort, ne rien dé-ranger surtout pas *Rouge Garance*. Pas feutrés, inaugurer le ballet électroménager : toasteur, bouilloire, cafetière – italienne – et beurre sorti du réfrigérateur. Rituel du plat dressé, assiettes et tasses, boule à thé, victime sacrificielle résignée à l'ébouillement. Tranches panaires tout juste surgies du fossé grillagé, couteaux crantés qui en gratteront la surface. Elle passe, grésillement du chauffe-eau, grincement des anneaux sur la tringle. Souvenir de ces temps où ça se faisait à deux. Douche puis mousse à raser. Lame de rasoir sur les brins de barbe. Tapotements humides sur le parquet. Séjour, elle apprêtée. Liturgie banale, tintement de cuillères sucrières, crocs de rongeurs, le

tout entrecoupé de badineries qu'interrompt la sonnerie du portable : sommation de l'emploi. Pour l'une, pas l'autre. Étreinte et baiser, départ. Appartement vide. Le départ se faisait à deux, sac à dos – ou était-ce un bleu de travail ? un *attaché-case* ? qu'importe, il y avait de quoi s'occuper, de quoi s'employer à quelques fonctions. À défaut de droit – d'obligation ? – à l'exploitation, ce départ en solitaire, sans but. Exhiber le pas singulier. Fins connaisseurs et amatrices éclairées ne s'y trompent pas, contemplation du carré voûté, burlesque. Ça devrait perdre du poids, pas grand-chose, ça ne tient qu'à quelques détails, une poignée de grammes – de plus ou de moins – et l'on paraît moins infâme.

Cortège de gens affairés, huit heures à peu de choses près, ça va en cadence sur les trottoirs. On s'y fond. On vous y remarque à peine. Avenue principale ; immeubles rénovés, façades que rutille l'entretien régulier. Depuis la gare – routière ou ferroviaire – on y accède aisément, aller tout droit. Pas perdus parmi ces avenues qui se répètent de village en ville, le plus souvent baptisées *République*. Oui, y en a du public, rien de populaire, ou si peu, ou juste pour y dépenser son argent. Enseignes tire-l'œil et grands groupes ; cadres dynamiques et professions libérales. À suivre comme ça le flux, on finit fatigué, on se pose en ces terrasses trop soignées. Sourire compassé du serveur :

— quatre euros le café.

Se calquer sur le pas des autres, mimer les postures austères, les mines que toutes et tous se composent ; bonheur imbécile que cristallise leur sérieux. Mêlé, se mêlant à l'agrégat dynamique. S'oublier, oublier l'errance. Se muer en homme banal porté par leurs normes. Neuf heures passées. Éparpillement progressif, torrent qui tarit. Goutte solitaire sur le pavé, fuyant le cadre petit-bourgeois, se réfugiant dans quelque bistrot ; quartier – encore et pour combien de temps ? – dit populaire.

Radio continûment rivée sur la station aux tubes éculés. Table huit. Commande rituelle. Chaise adjacente, journal local, il traîne tout gorgé de faits-divers, autant de diversions à portée de main – d'œil ? – on le sait bien, ça existe tout ça, c'est l'histoire, la bonne histoire, en un mot – comme en trois – *la série noire*. Apprendre, tous les jours, qu'il y a des gens qui meurent, assassinés et sauvagement, réconfortant ! ça relativise sa situation – plus de nom et pas de papiers – toujours ça de pris sur la vie. Se remettre aux feuillets, carnet de route griffonné au jour le jour, la tasse qu'on pose à côté, liquide noir et mousse brunâtre, ça tanguet et lèche le liséré qu'on porte à ses lèvres. On aspire, repose. Dernière feuille maculée, reprise de l'écrit.

*

Chambre zébrée de lumières, s'éveiller, ne pas la réveiller, elle, si tôt. Posture insolite ; le menton haut, la cicatrice gravée dessus, visible. Stigmate de son enfance rurale et aventureuse, elle en avait conté l'histoire. Promenade ordinaire, du côté du Gard ? chemins à la végétation proluxe, s'y succédaient clairières poussiéreuses, nuances désertiques. Terre ocre qui contraste si bien avec les herbages mordorés, enchevêtrement des branches que réverbèrent les rayons. Elle, assise. Amont rocailleux aux courbes improbables. Roche volcanique qui tranche avec le rouge de sa jupe. Brin de brise. Ce chien qui l'avait poursuivie. Le soir, elle rentrait. Elle a couru. Chuté. Dévalé une colline. Disparue. Une nuit entière. Retrouvée le lendemain, tête posée sur un oreiller de granit. Impact. Bas du menton, forme de la pierre désormais figée dans sa chair. Les quitter, elle et la chambre. Rituels, ces gestes quotidiens et que l'écriture ressasse. Focalisation sur les nuances. Contemplation inaccoutumée du ciel qui rosit, bâtiment en vis-à-vis diffusant les lueurs de lampes de chevets, téléviseurs et autres écrans, berceuses actuelles. Passer en revue les documents aujourd'hui disparus, les classer et les organiser, les placer à l'intérieur de la pochette jaune qu'ont usée les triturations et les voyages.

Dehors de bonne heure, départ à l'aube quand il s'agit de se rendre au *bâtiment*, on tremble – le froid ? – on est jour de semaine. RTT posé. Congé maladie. On a trouvé un prétexte, une excuse pour ne pas y aller, au boulot. On est là, on se masse et on se presse. Son affaire, la régler aujourd'hui, le plus tôt sera le mieux. Comme ça, serein. Parce que tant qu'on ne l'a pas obtenu ce papier qui vous fera gagner quoi ? quatre ou cinq mois, tant qu'on ne l'aura pas entre les mains, ou plié dans le portefeuille, ce récépissé de carte de séjour, c'est l'intranquillité.

Le *bâtiment* et ses grilles fermées, on se campe devant, cette file, elle ira en s'allongeant tandis que les vitres s'illumineront, case par case, au rythme du déploiement des agent-es d'entretien, pièce par pièce. Ces mêmes, qui nettoient rangent récurrent, ils sont nombreux à partager la condition de la file d'attente, immigré-es, elles y passeront aussi par la file. Fil de l'angoisse. On tremble un peu, pas le froid c'est sûr. Tout le monde, ici, en sait quelque chose, né-es dans et par la file, depuis le pays quitté, la frontière franchie jusqu'à ces contrées où tout le monde s'est vu offrir les mêmes conditions d'existence, relevées de quelques touches d'espoir – toujours de trop, l'espoir.

De quoi pourrait-elle se plaindre ? pas mieux chez elle, cette population. Pas le choix, qu'à

continuer de signer. Intériorisant les vexations, les humiliations. Ne faisant plus qu'un avec elles. Comme avec ces papiers – seule justification de leur existence ici – que tout le monde tient, serrés, contre le corps. Ne faire plus qu'un avec les papiers. Ils sont nous ; nous ne nous résumons qu'à ce qui est marqué sur les papiers. On tremble. S'accrocher au partenaire, oublier, s'oublier dans et par le corps de l'autre. Ou alors, observer les gamins qui parsèment la file, venus avec les parents parce qu'à cette heure pas d'école et personne pour les garder, les y amener. S'envelopper de leur monde, à ces gamines qui se tapent dans les mains, de leur langue dénuée de passeport, carte d'identité, visa, extraits de naissance. Ça bouge dans la file.

*

Deux pages, un peu moins. Quitter la chaise. Planter la tasse sur le zinc à l'entrée. S'adosser contre la façade du bistrot. Rouler son clope en y repensant, aux pages, à la saisie de la condition du sans-papiers, commencer par les dénominations, étranger en situation irrégulière ? catégorisations et tri de la population, foutue frontière qui même franchie – avec maigres profits et trop de pertes – vous suit, on est légal ou illégal, sa présence interprétée comme infraction, on est clandestin, destin d'un clan aux existences particulières, ça ne se voit pas

à l'œil, clandestin, ça veut bien dire ce que ça veut dire, dissimulé au grand jour – *clandestinus* – on est parmi vous, partout, à côté, devant, caché·es par la condition de sans, parce que désigné·es par l'absence, ce qui manque, sans-papiers, et pas n'importe lequel de papier, pas celui-ci, extrait du carnet noir par simple pression du pouce, tout fin et grisâtre, ce papier, quasi translucide, juste les moyens d'acheter ces toutes petites feuilles de gomme arabique, quoi ? un euro vingt, un euro cinquante le carnet de 100 feuillets, ça en fait déjà du papier, ça en fera des clopes roulés avec mélange de tabacs puisés dans les mégots cueillis au hasard des rues, les frotter ces mégots, en extraire la sève granuleuse, des miettes ou de la poudre, c'est qu'on est peu de choses sans-papiers. Rouler les grains en tubes, tout cabossés, même après le recouvrement, on reste marqué par sa condition, sur la membrane, on les distingue encore les irrégularités de la tige. Allumer. Fumer. Alternner avec une gorgée âcre de café. Cendrier. Écraser le clope. Revenir aux papiers justement, feuilles griffonnées au jour le jour, tout ranger en laissant une pièce, ça payera le café, y penser quand même à son écrit, épaissir les descriptions ? adjoindre un personnage secondaire ? pourquoi pas.

Quelques pas, suivre les ondulations de la rue Carreterie, un coup à gauche ; place Pie.

Marché hebdomadaire déployé, étals divers ; livres, meubles et babioles. Lui sur un banc, il colmate le rembourrage de son manteau bleu crasseux, ignorant ce qui se trame à l'entour, il chiffonne du papier journal, le glisse par la fente incisée à même la doublure, coup sur coup, il met des dizaines de feuilles, tasse le tout comme ça, de la paume, lui c'est Arsim, il râle, contre tout. D'abord le temps : *éternel sujet de conversation. Toujours s'en plaindre.* Il ne s'en prive pas, il a bien raison. Il en sait quelque chose de la météo, il se la prend dans la gueule, *le froid tu comprends, pas marrant, c'est sûr, mais y a des moyens, on peut trouver de quoi le contrer, tu vois là, rien qu'avec du papier, des papiers, bah, ça fait son 'tit effet, pas l'idéal pour sûr, 'pourrais avoir mieux, genre un abri, du chauffage la nuit, mais rien à côté de la chaleur. Cont' le cagnard de juillet, rien à fair' ! se foutr' à poil ? et après ? tiens passe m'en encore du papier, c'est vide du côté de la manche,*

MORTEL REPAS DES CHASSEURS ; titraille affriolante sur la feuille. Mort, nourriture et chasse tout entremêlées. Garder pour soi la feuille et lui en tendre une autre. *Merci, il la met en boule, p'is bon, faut le dire, ici, l'insère dans la fente, on s'en fait pas des sous, la manche, ça rapporte peau d'balle, pousse des deux pouces, ah ! ça veut pas, ça glisse pas ! s'échine sur la manche, eux que tu vois passer, là, pas un*

rond, ils lâchent pas un rond, les ingrats ! f'rai mieux de partir, moi, et loin, ailleurs, où qu'on donnerait un peu plus, de quoi s'payer l'café, et toi, ça t'dirait pas de t'casser ? je t'vois, t'es comme moi, pas à ta place, on est des bougeurs, nous, dès qu'on bouge pas, tout d'vient un bouge, hein, pas vrai ?

... p'is, ça s'rait la bonne, la bonne occasion pour r'trouver mon nom, j'te l'ai déjà dit, pour mon nom ? qu'Arsim c'était pas comme ça que je m'app'lais, dans Arsime, ça, 'suis sûr, y a les lettres, toutes les lettres de mon nom, file m'en encore du papier ! c'est l'ordre des lettres qu'est mal foutu, je cherche, je cherche ; j'trouve pas, les mêmes gestes, mettre en boule le papier journal, ça tient dans la paume, comment ça a commencé ? il serre le poing et compresse le papier, bah Arsime, c'est v'nu comme ça, une blague, comme qui dirait une mauvaise blague qu'a duré, qui s'est pas arrêtée quand là-bas, à la préfecture, ils m'ont refusé le papier, parce que soi-disant j'avais rien qui justifiait de ma vie ici, tu le crois ça ? des années que 'suis dans le coin ! dis rien, je sais, tu la connais toi la galère des papiers ! on est pareils, faut qu'on se serre les coudes, tu comprends ? on a qu'ça.

Ils sont quatre ou cinq, pas loin, à l'autre bout de la place pavée, ils les ont entendues, les plaintes d'Arsime, ils se concertent. Bougent,

leurs corps bouffant les lieux, ils sont là pour les sécuriser qu'ils disent. C'est le leur, d'espace. Tout ça : à eux. Ça se pavane et se met en formation. Les voilà qui avancent, claquant leurs godasses en cadence. *Quoi ? qu'i' viennent, les sales flics, m'en fous de la flicaille, moi, qu'i' m'embarquent !*

Filer, parcourir le décor permanent de la ville, figures habituelles devenues ordinaires, charriant, dans et par leur présence, le quotidien inamovible. Ça s'active et bourdonne. Serveurs entravant la quiétude des clients à café. Disposition des couverts et changement d'ambiance. Tout mue. Bascule du matin au midi. Scènes qui se répètent de bistrot en terrasses, de salles en cafés. Suivre la mutation abrupte jusqu'aux abords des remparts baignés de soleil. Pas d'ombre ni d'un côté ni de l'autre. En s'y attardant, en prêtant attention à la pierre, son grain et ses anfractuosités, on perçoit le palimpseste des restaurations successives. Se prendre au jeu du classement, tenter d'identifier les pierres anciennes et les nouvelles. Toutes recelant sueurs et sang de milliers d'individus à travers les siècles – sujets royaux, immigrés ou exploités nationaux. Remparts synonymes de frontières, distinguant un espace intérieur de l'extérieur, désigné comme étranger, recoupant, dans la mythologie intemporelle du bon sens, le danger incertain, vague

et toujours prêt à fondre. Divisions partout et de tout temps construites, entretenues, catégoriser pour mieux stigmatiser, créer le sentiment d'appartenance à un espace, un territoire, une nation. Remparts devenus aujourd'hui marqueur social séparant les centres-villes de leurs périphéries.

Pousser au-delà, par-delà la frontière, raréfaction des commerces et autres commodités. Bâti neuf qui se substitue aux façades anciennes, cette distance entre les habitations. Immeubles culminant à trois ou quatre étages – jamais plus. On est en plein dans l'antichambre de la banlieue, zone tampon aérée, on distingue encore le ciel avant l'encombrement des barres et des blocs qui barrent tout horizon. Espace de la banlieue, colonisé, celui des damnés de l'intérieur. On s'arrête. Quelques pas de l'appartement. Bennes à ordures, là où viennent se repaître les rats, pas vus et rarement pris sur le fait, ce savoir-faire, se nicher dans les plis de la ville sans demander son reste ; surgir à point nommé et prendre. Rats qui se signalent par leurs actes. Rien de superflu, ne subsistent alors que les traces de leurs passages. Dépasser les bennes, se poser, cour grillagée, gazonnée, chaque jour abondamment arrosée, elle et son duo singulier, tilleul et cerisier. L'un court sur racine et branches arquées, ça fait bulle herbeuse d'un mètre cube

et tranche avec la raideur du cerisier, branches déployées empêchant quiconque de chiper les petites joues qui rosiront en juin. Ils tapent dru, les rayons. Dentelle de figures à terre ; architecture complexe et plurielle. S'adosser alors, reprendre le fatras paperassier, stylo, en humecter la pointe.

*

... on gronde les enfants, *tenez-vous bien !* les gamines se figent, mutiques, savent pas quoi faire, s'imprègnent de la gravité des lieux, regards fixes sur les grilles. *Hé, dis, pourquoi on est venu tôt comme ça ? alors que c'est fermé. Parce que c'est comme ça, on est obligés, tiens, prends une compote.* Elle en détache une du paquet, en dévisse délicatement le bouchon jaune-strié, appuie sur la gourde au carton plastifié de vert, se retourne vers la file derrière, elle accentue la pression sur la gourde. Depuis leur arrivée, la file s'est encore allongée, l'index et le pouce se rencontrent, se touchent à travers le papier, *eh pourquoi on revient pas plus tard ? quand ça sera ouvert.* On prend la gourde vidée et le bouchon, pas de poubelle à proximité, les mettre dans l'une des poches extérieures du sac, aussi éloignés que possible de la liasse de papiers administratifs, on tire un mouchoir en papier, se saisir du menton de la gamine, voix calme et basse, *c'est pour avoir un ticket,*

tu comprends ? essayer le reste de compote sur la commissure des lèvres, il n'y a pas assez de tickets pour tout le monde, donc il faut se dépêcher, être les premiers, comme ça, on aura un ticket et papa et maman, ils pourront travailler, t'acheter des choses, replier le mouchoir, oui, pas de poubelle à proximité, le ranger dans la poche avec l'emballage, on doit encore attendre, tu veux bien ? après, promis, on ira au parc. Tout autour, clameur timide, rentrée. Paroles échangées, dizaines d'histoires personnelles rapportées, racontées et qui s'enchevêtrent, elles font Histoire, parallèle, dissimulée, celle du peuple de la marge,

— pou, quoi t'es là ?

Il a du mal avec les r depuis qu'il est là, en France – pas moins de trente ans – il les a toujours roulés, malgré lui. Même si ce qu'il disait était parfaitement compréhensible, il a toujours essayé de les raidir, par convention. Rien à faire, ça glisse dans sa bouche, r qui donne : ʀ.

— ʀenouv'ler la carʀa ?

Sa langue se joue des t, mais pas de tous, celui de *carte*, la proximité du t avec le r, ça lui échappe forcément, pas l'habitude de le former, le t, avec le bout de la langue, effleurant le palais, non, ça donne le son ʀ un t tout en rondeurs comme

l'indique sa graphie, et celui qui dit tout ça, il se tient en tête de file, lui et sa cinquantaine bien tassée, traits taillés au burin, les mains calleuses aussi, c'est encore de la peau qu'il a ? sur la paume et les doigts ? au moins ça enveloppe, ça protège de tout, de ce froid. Il en a connu, il les connaît ces journées passées au-dehors, à bosser, trimer, transbahuter des caisses et des briques, après-midis à casser des murs, des jours entiers à en bâtir, neige, soleil ou pluie, peu importe, il est payé à la tâche, jamais salarié, il est venu à l'aube parce qu'il est attendu dès dix, onze heures, il démarre un chantier à l'autre bout de la ville, il ne tremble plus, il la sait cette situation, passages au *bâtiment*, il en a connu d'autres, d'autres *bâtiments*, il a baroudé, traîné partout où l'appelaient les chantiers, les dangers du chantier, des égratignures aux fractures, il raconte tout ça au jeune, à côté, ça les occupe tous les deux en attendant que ça ouvre, un peu comme tout le monde dans la file, comme ces deux dames,

— oh non elle est si gentille, elle mérite pas ça,
— intégrée comme ils disent, tu le crois toi ?

Foulard défait sur la tête, pas l'habitude de le porter comme ça, elles l'ont desserré à cause du passage au *bâtiment*, se faire bien voir, se faire mieux voir de *l'administration*, troquant quelques mèches visibles contre un accueil

moins hostile, elles se marrent, *tu vois ? ça fait pas حجاب [hijab], on est comme les vieilles Françaises qui font leur marché,*

— c'est quand qu'ils l'ont emmenée ?

— une semaine مسكينة [la pauvre] ! ils lui ont donné كي يسموها ؟ [comment ça s'appelle déjà ?] l'OQTF هادي تلت شهر [il y a trois mois], elle sortait plus مسكينة, même pour aller faire ses courses, بصح مقدمات مسكينة, [mais elle n'a pas pu la pauvre] شكون لي يقدر يقعد مبلغ في داره كباهاك ؟ [qui pourrait rester comme ça enfermé chez soi ?], elle est sortie, دات [elle a pris] le bus, elle a pas payé كونترولوه [et ils l'ont contrôlée], elle avait pas pour payer, elle avait غي باش تشر [juste de quoi faire ses courses], alors y a eu la police et tout,

— elle mérite pas مسكينة .

Ça les rassure ces sonorités, au vu du sujet, une de leurs connaissances donc, mère célibataire, embarquée du jour au lendemain. كانوا يقدر يرفدونا. حنايا كي مكانش عندن الكواعط الحمد ça va دروك ! [quand on n'avait pas de papiers !] الله [maintenant ça va mieux, heureusement],

— elle est où maintenant ?

— CRA.

Ça soude les lèvres. Pas envie de poursuivre, d'y penser au Centre de Rétention Administrative. Un peu comme le Mistral, si l'on n'en parle pas, n'en cite pas le nom, on ne le verra pas. Pas vraiment comme le Mistral, non, lui, on connaît, les CRA, très peu voire trop peu d'informations à leur sujet. On préfère, d'un muet commun accord, passer à autre chose. Ça serait indécent d'enchaîner directement. S'astreindre au silence. Une minute ou plus, à la mémoire de celles et ceux qui se font prendre. On le fixe le *bâtiment*. Que ses décisions arbitraires soient en leur faveur ! seul moyen d'échapper durablement aux geôles.

Derrière elles, il a tout entendu, il a sursauté aux évocations de l'OQTF et du CRA. Pas tout compris dans le détail, cette langue arabe, elle regorge de particularismes et d'accents. Il a son passeport avec un visa dessus, c'est sa première demande de carte de séjour. Il y croit encore à la devise inscrite au fronton du *bâtiment*. Il s'imprègne de l'ambiance pas si nouvelle, il en a connu des files d'attente chez lui, tout y requiert une file d'attente, et l'achat du pain, et l'obtention d'un extrait de naissance. Le foisonnement de langues qu'il y entend, ça, c'est nouveau. Reconnaît celles dont il use au quotidien ; le français, l'arabe et le kabyle. Celles qu'il maîtrise un peu : l'espagnol et l'anglais. Celles dont il ne connaît que

les rudiments ; du russe, un peu de ce japonais dont la sonorité lui est devenue familière dans et par l'absorption intensive d'animation japonaise en version originale sous-titrée français. Les langues dont il ne sait rien ; du chinois – enfin ce qu'il croit être du chinois et qui se trouve être en réalité du vietnamien – ou encore ces langues qu'il vient tout juste de découvrir, si proche de lui géographiquement ; le wolof, le créole, le malgache, le peul, il connaît un mot ou deux de chacune de ces langues, même pas sûr, il préfère ne pas en être sûr de peur de les mélanger. À la cité universitaire qu'il a appris tout ça, il vient de s'y établir parmi les étudiant·es en galère, arrivé·es des *pays de troisième et quatrième division inter-nationale*.

Il sursaute une fois de plus. On l'apostrophe, un gars la quarantaine à vue d'œil, sûr de lui, prodigue son diagnostic,

— t'es étudiant, hein qu' t'es étudiant ? étudiant en quoi, médecine ? non, non me dis pas, j'vais deviner ! avec ta tête, tes lunettes, et la chemise, j'dirais l'informatique ou alors des études d'ingénieur ? c'est pas ça ?! tu m'as perdu, frère, alors c'est quoi ? so s' so cio logie ? sociologie tu dis ? c'est quoi ça ? ha... ça recrute après ? tu vas faire quoi comme travail avec ça ? chercheur ? tu crois qu'ils ont besoin de ça ici, les Français

tu crois qu'ils ont pas leurs chercheurs à eux ? tu peux faire quoi d'autre avec ? l'enseignement, nooon, sois sérieux صحبي, toi, tu viens du bled et genre tu vas apprendre aux enfants des Français ?! un conseil, écoute bien, ça t'servira, j'aurais voulu qu'on me donne des conseils comme ça, moi, quand j'suis arrivé. Trouve aut' chose, une formation, avec un vrai métier à la fin et qui recrute, tu comprends ? un métier qu'on fait avec les mains et les bras, on a que ça nous, tu comprends ? ils nous laissent pas aut' chose, c'est exprès, j'faisais interprétariat quand j'suis arrivé en France, j'avais vingt ans, un master et tout, mais l'niveau, ici et là-bas, c'est pas pareil, et puis ici, tu travailles, il faut que tu travailles en plus des études, tu la connais la galère, ici, et les Français, tu vas voir, ils ont papa et maman, ils ont les chèques de papa et maman, et même les plus pauvres, ils ont quand même papa et maman pour la caution, ils vont chez papa et maman pour les vacances, toi, qu'est-ce que t'as ? pose-toi la question, t'as quoi ? t'as que tes bras, tu peux compter que sur ça, et n'oublie pas tu as الفاميلية [la famille] aussi, là-bas, il faut l'aider aussi, c'est impor...

Il s'interrompt, se retourne, du remous, là-bas, au milieu de la file, des cris, ça crie, il tend l'oreille,